

Les
Roses de
Guernesey

2 • La brume se lève

CHARLOTTE LINK

UN GRAND ROMAN, UN SOUFFLE DE LIBERTÉ

Deux femmes passionnées,
deux destins bouleversés
par la Seconde Guerre mondiale

Les roses de Guernesey

Tome 2

DE LA MÊME AUTEURE
AUX ÉDITIONS J'AI LU

Les roses de Guernesey – 1

Le fardeau du passé

La maison des sœurs

Le sceau du secret

Illusions mortelles

L'invité de la dernière heure

Le poids du passé

Le soupirant

La dernière trace

L'enfant de personne

Une femme surveillée

Le péché des anges

La vallée du Renard

L'emprise du passé

Une femme en cavale

Les disparues de la lande

Les racines de la vengeance

CHARLOTTE LINK

Les roses de Guernesey

La brume se lève

ROMAN

Traduit de l'allemand
par Corinne Tresca



TITRE ORIGINAL
Die Rosenzüchterin

ÉDITEUR ORIGINAL
© Blanvalet Verlag, München, in der
Verlagsgruppe Random House GmbH, 2000

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE
© Presses de la Cité, 2004

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Résumé

Les roses de Guernesey – 1

Le fardeau du passé

Franca Palmer, jeune Allemande de trente-quatre ans, a tout laissé derrière elle et part se réfugier sur l'île de Guernesey. Elle y retrouve Béatrice, soixante-dix ans, propriétaire d'une roseraie, qu'elle avait rencontrée lors d'un précédent séjour et avec qui elle avait correspondu régulièrement. De cet échange était née une amitié empreinte de pudeur qui avait permis à Franca de reconquérir un peu de cette confiance en elle que son mari avait détruite.

Au cours de ces quelques mois où Franca réapprend à vivre, Béatrice révèle progressivement son histoire : la séparation avec ses parents lorsque les Allemands débarquent sur l'île, l'occupation, les privations, l'amour d'un prisonnier français, son mariage avec un professeur londonien et Hélène... Hélène, quatre-vingts ans, épouse du lieutenant allemand qui s'est attribué la maison de Béatrice. Hélène qui n'est jamais repartie et qui exerce un chantage affectif sur Béatrice depuis près de soixante ans maintenant.

Béatrice a bien tenté de retrouver sa liberté mais en vain. À présent, les secrets du passé vont être révélés...

TROISIÈME PARTIE

Guernesey, été 1956

Au début de l'été 1956, elle revint à Guernesey pour vendre la maison de ses parents.

La décision avait mûri dans sa tête au cours des premiers mois de l'année. Sa vie était désormais à Cambridge, Guernesey appartenait à un passé qui s'estompait derrière un voile de brouillard de plus en plus épais. Frédéric l'avait plusieurs fois pressée de s'y rendre quelques semaines, l'été, pour profiter de la douceur du climat et revoir ses amis d'enfance.

« Si tu le désires, je viens avec toi, disait-il. Si tu ne veux pas, je te laisse y aller seule. »

Chaque fois, elle refusait.

— J'ai l'impression que tu n'as plus envie de retourner là-bas, dit un jour Frédéric.

Ils prenaient un verre dans un petit pub du centre-ville où sans cesse ils étaient interrompus dans leur conversation par des étudiants ou des professeurs qui les saluaient en passant et échangeaient quelques mots avec eux. Béatrice se sentait heureuse et en sécurité dans cette atmosphère. Tandis qu'elle l'écoutait, elle observait le visage calme et intelligent de Frédéric.

Elle se demandait parfois si elle l'aimait. Elle n'aurait pas su le dire, néanmoins, ce qu'elle éprouvait ressemblait beaucoup à de l'amour.

— Je crois effectivement que je n’y retournerai jamais, répondit-elle. Je suis tellement heureuse de réussir enfin à oublier un peu ce que j’y ai vécu... Je n’ai pas envie de raviver les vieilles blessures.

— Ça ne t’ennuie pas qu’Hélène Feldmann vive dans ta maison jusqu’à la fin de ses jours ? s’enquit prudemment Frédéric. Je veux dire, tu pourrais en tirer une belle somme si tu la louais ou la vendais. Non que l’argent m’intéresse, s’empressa-t-il d’ajouter, nous avons tout ce dont nous avons besoin. Mais tu te fais peut-être exploiter. Penses-y.

Elle prit sa décision en quelques secondes.

— Je vais la vendre, dit-elle. Oui, je préférerais la vendre.

— Alors, fais-le, dit Frédéric.

Béatrice ne revint pas sur sa décision, cependant elle réfléchit longuement à ce qu’Hélène allait devenir et à la meilleure façon de lui apprendre la nouvelle. Elle fut tentée de confier la vente à une agence immobilière et, pour le reste, de se mettre la tête dans le sable, mais Frédéric l’en dissuada.

— Ce n’est pas une bonne idée, objecta-t-il. D’abord vis-à-vis d’Hélène, et ce n’est pas dans ton intérêt non plus. Il y a des meubles, dans cette maison, des souvenirs qui t’appartiennent. Tu risques un jour de regretter d’avoir tout laissé partir.

— Cela implique donc que j’aille à Guernesey.

— Je pense que ce serait mieux, oui, l’encouragea Frédéric. Veux-tu que je vienne avec toi ?

Béatrice réfléchit brièvement puis secoua la tête.

— Non. C’est quelque chose que je dois faire seule.

Elle savait qu’Hélène serait inquiète et, comme elle ne voulait pas avoir à lui expliquer ses intentions au téléphone, ce n’est que quelques minutes avant d’em-

barquer à Portsmouth qu'elle lui adressa un télégramme l'informant de sa venue.

Elle accosta à Saint Peter Port par un soir de juin lumineux et doux. Un vent léger qui sentait la mer et l'été caressait la ville. Sur la colline, les maisons étaient encore dans le soleil. Le clocher de l'église paroissiale dédiée à saint Pierre, la fameuse « cathédrale » des îles Anglo-Normandes, dressait toujours sa pointe au-dessus du quai, immuable, comme un signe amical de bienvenue aux visiteurs. Le cri des mouettes qui tournoyaient dans le ciel pâle emplissait l'air. Béatrice sentit son cœur se serrer, le pincement douloureux, si familier, était à nouveau là.

Je n'aurais pas dû venir, se dit-elle, prise soudain d'un sombre pressentiment.

Elle sacrifia quelques billets et se fit conduire en taxi au Variouf. Elle redécouvrit les routes étroites bordées de murets de pierre et de haies qu'elle connaissait si bien, les petites maisons et leurs jardins enchantés, les couleurs, les odeurs, la lumière, les flaque de soleil sur le feuillage. Elle connaissait chaque virage, chaque endroit où l'on retenait son souffle de peur qu'une voiture ne surgisse en face.

Curieusement, lors de son précédent séjour, elle n'avait pas perçu l'île avec la même acuité. Cela tient sans doute au fait que je ne reviendrai pas, se dit-elle.

Hélène était fébrile et anxieuse. Elles ne s'étaient pas vues depuis plus de trois ans et elles s'étaient séparées en mauvais termes. Depuis la carte de félicitations froide et impersonnelle qu'Hélène avait envoyée à Béatrice en réponse à son faire-part de mariage, elles n'avaient échangé que des cartes de Noël ou d'anniversaire polies et dénuées d'intérêt.

Hélène paraissait cependant disposée à renoncer à sa réserve glaciale. Son instinct devait lui avoir soufflé qu'une catastrophe s'annonçait. Elle ne savait pas précisément ce qui la menaçait, mais elle avait bien compris que c'était une raison sérieuse qui amenait Béatrice. Et cette raison sérieuse avait toutes les chances d'être très désagréable.

Béatrice dut reconnaître qu'Hélène veillait sur la propriété avec un soin jaloux. Le jardin était parfaitement entretenu, les haies du pourtour étaient taillées, les serres elles-mêmes, bien qu'inutilisées, étaient propres et rangées. Pas un grain de poussière à l'intérieur de la maison non plus. Hélène, les joues marbrées de plaques rouges, se tenait debout au milieu de la salle à manger.

— Je suis heureuse que tu sois là, dit-elle d'une petite voix enfantine mal assurée.

Béatrice la trouva remarquablement jolie, beaucoup plus jolie qu'avant. L'âge lui allait bien. Elle avait fait couper ses cheveux et son visage avait perdu ses rondeurs. On lisait dans ses yeux qu'elle se sentait souvent seule et pleurait beaucoup. Ce qu'elle vivait s'était subtilement imprimé sur ses traits, effaçant la joliesse et la mièvrerie qui lui avaient si longtemps donné l'air d'une enfant charmante. Elle paraissait plus grave, plus mûre, elle était devenue quelqu'un que l'on pouvait prendre au sérieux.

— Ça me fait plaisir de te revoir, après tout ce temps, dit Béatrice.

Ce n'était pas tout à fait vrai ; pourtant, à cet instant, il lui sembla opportun de le dire.

Le regard d'Hélène glissa sur sa silhouette.

— Tu as l'air en forme. Cet ensemble est très seyant. Ton mariage avec ce... Frédéric te réussit visiblement.

— Je suis très heureuse à Cambridge, dit Béatrice. C'était maladroit d'attaquer bille en tête, elle le savait, mais le moment lui parut bien choisi pour faire une transition.

— C'est d'ailleurs la raison de ma venue ici, ajouta-t-elle précipitamment, poussée par le désir d'en finir au plus vite. Je crois que je ne quitterai plus Cambridge, maintenant. Je m'y sens chez moi. Si bien que...

— Oui ? fit Hélène sur un ton où perçait nettement la panique.

Béatrice prit sur elle et se lança :

— Il faut que je décide ce que cette propriété doit devenir, Hélène. Tu comprends bien que je ne... c'est-à-dire que... qu'ai-je besoin de garder cette maison ? Je ne vais plus revenir. Je n'habiterai jamais ici. Alors...

Elle s'interrompit. Les yeux d'Hélène s'agrandirent.

— Oui ? fit-elle à nouveau.

— Je voudrais vendre la maison, dit Béatrice. C'est un poids, pour moi. Avec l'argent, nous pourrions, Frédéric et moi, nous acheter quelque chose de plus grand à Cambridge, ou bien un cottage quelque part dans le nord, pour les vacances... On trouvera bien quoi en faire, ajouta-t-elle dans un rire qui sonnait faux. Quand il s'agit de dépenser de l'argent, ce ne sont jamais les idées qui manquent.

Le teint d'Hélène avait viré au gris.

— Mais je vis dans cette maison, articula-t-elle avec peine.

— Bien sûr, Hélène, je le sais, mais tu te rends bien compte aussi que cette maison est beaucoup trop grande pour toi toute seule, dit Béatrice, mal à l'aise. Et trop isolée. Tu vis complètement coupée du

monde. Tu ne peux pas te cloîtrer comme ça. Tu es jeune, tu es jolie. Tu pourrais te remarier...

— Tu me mets à la porte, alors ! Après tout ce que nous avons vécu ensemble...

— Si tu ne veux vraiment pas retourner en Allemagne, alors cherche-toi un appartement en ville, à Saint Peter Port par exemple. Quelque part où il y a des gens, de la vie. Tu te ferais des amis. Ici, cette grande maison, le jardin, toutes ces prairies alentour, ça ne fait que te déprimer !

— Me déprimer ? C'est le seul endroit où je me sens capable de vivre. C'est l'endroit où, avec Erich, nous...

— ... où, avec Erich, nous avons été heureux ? fit Béatrice achevant la phrase qu'elle avait laissée en suspens. Hélène, voyons...

Elles se dévisageaient. Hélène répondant d'ordinaire au moindre conflit par les grandes eaux, Béatrice attendait qu'elle fonde en larmes. Mais les yeux d'Hélène restèrent secs et aucun sanglot ne franchit ses lèvres.

— Et quand cela doit-il avoir lieu ? demanda-t-elle avec un surprenant sens pratique.

— Tu auras tout le temps de trouver un logement à ta convenance, répondit Béatrice. Personne n'a l'intention de te mettre à la porte. De toute façon, je souhaite que nous prenions toutes les décisions à deux.

Hélène lui jeta un regard lourd de sarcasmes et de scepticisme.

— Vraiment ? fit-elle. Es-tu bien certaine que c'est ce que tu souhaites ?

— Absolument. Je ne suis pas ton ennemie, Hélène. Il faut seulement que je... que j'organise ma vie de façon... rationnelle.

— Si tu penses que tu ne peux être heureuse que comme ça...

— « Que comme ça » ? Que veux-tu dire ?

— De la façon dont tu vis. À Cambridge. Avec ton Frédéric. En tournant le dos à Guernesey et en laissant tout derrière toi.

— Je ne sais pas de quoi demain sera fait. Je sais seulement qu'en ce moment je suis heureuse. En tout cas, plus heureuse qu'avant, rectifia-t-elle, plus apaisée. Les vieux souvenirs ne me font plus aussi mal. Je ne veux plus qu'ils m'empêchent de vivre, je veux les oublier. C'est pour cela qu'il faut que je rompe avec Guernesey. Je dois me séparer de mon passé.

— Apparemment, tu veux aussi te séparer de moi, dit Hélène. Du moins te donnes-tu beaucoup de mal pour couper définitivement les ponts entre nous.

— Je me donne du mal pour que nous ayons chacune une vie propre, répliqua Béatrice. Ça n'exclut pas que nous ayons des contacts.

— Des contacts ! s'exclama Hélène d'une voix suraiguë. Crois-tu que c'est ce que j'ai jamais attendu de toi ?

— Qu'attendais-tu donc de moi ? demanda Béatrice.

— Ça n'a plus d'importance, maintenant, dit Hélène en quittant la pièce.

Le lendemain, Béatrice confia la vente de la maison et du terrain à une agence immobilière de Saint Peter Port. La directrice de l'agence lui donna bon espoir de conclure la transaction rapidement.

— On a connu des périodes plus favorables, dit-elle, cependant, j'entrevois plusieurs possibilités. Naturellement, il faut que je me rende sur place pour juger par moi-même, mais tel que vous me décrivez votre

bien, nous ne devrions guère avoir de mal à vous trouver un acquéreur.

Après cet entretien, Béatrice se sentit soulagée, comme si ce premier pas lui interdisait maintenant de revenir en arrière. Ne plus avoir le choix la libérait d'un poids ; c'était assurément un sentiment illusoire, puisqu'en réalité elle pouvait encore changer d'avis, mais le fait est qu'elle avait enclenché un processus qui aurait désormais sa dynamique propre et qu'elle en retirait l'impression d'avoir franchi un énorme obstacle.

Au cours des jours qui suivirent, elle fit l'inventaire des meubles, des tableaux, des tapis, de la vaisselle et de tous les objets qui se trouvaient dans la maison. Il était évident qu'elle ne pourrait pas tout conserver, aussi proposa-t-elle à Hélène de mettre de côté ce qu'elle voulait.

— Ce serait dommage que tout cela aille à des étrangers, dit-elle. J'aimerais vraiment que tu prennes tout ce qui te fait envie.

— Je ne pense pas avoir envie de quoi que ce soit, répondit Hélène, le visage fermé. Si je me souviens bien, je dois prendre un nouveau départ, n'est-ce pas ? C'est bien ce que tu as décidé, non ? Alors tant qu'à faire...

— Je ne peux pas te forcer, mais tu pourrais...

— Tu ne trouves pas que tu en as assez fait comme ça ? la coupa Hélène. Laisse-moi me débrouiller à ma façon avec les pots cassés !

— As-tu déjà regardé ce que tu pouvais trouver comme appartement ? questionna Béatrice après s'être un instant demandé si elle devait répondre aux « pots cassés » ou aborder un autre sujet, et avoir finalement opté pour la deuxième solution.

— Je t'informerais de la date de mon déménagement, répondit Hélène. En temps et en heure, rassure-toi.

Mon Dieu, songea Béatrice, ça va être la guerre, j'en mettrais ma main au feu.

Chaque jour, elle s'entretenait au téléphone avec Frédéric, autant pour le plaisir de l'entendre que pour l'informer de ce qu'elle faisait.

— Un couple vient visiter la maison demain, lui annonça-t-elle un soir, dix jours après son arrivée. Je suis déjà tout excitée. Ils vont peut-être l'acheter.

— Ne t'emballe pas trop, la mit doucement en garde Frédéric. Il est rare que les choses aillent si vite. Si tu la vends après quatre ou cinq visites seulement, ce sera déjà un joli score.

Comme toujours, la douceur et la compréhension qu'il lui manifestait lui firent du bien.

— Bien sûr, dit-elle, mais j'aimerais tellement que ce soit fait. Ce n'est... ce n'est pas très drôle, ici.

— Veux-tu que je vienne ? Tu n'as qu'un mot à dire et je prends le premier bateau !

Elle ne put s'empêcher de sourire.

— Tu ne vas pas laisser tes étudiants en plan au beau milieu des cours. Mais ne t'inquiète pas, je vais m'en sortir.

— Je t'aime, dit doucement Frédéric.

— Je t'aime aussi, répondit-elle.

Et j'ai hâte d'être à nouveau près de toi, ajouta-t-elle en pensée.

Plus tard, elle se demanda pourquoi elle ne l'avait pas dit à haute voix.

Le lendemain, elle revit Julien.

Ce fut comme un coup de tonnerre dans un ciel clair. Il n'y avait rien qu'elle attendît moins, rien à

quoi elle fût moins préparée et rien qui eût pu la bouleverser autant.

Le matin, comme convenu, la directrice de l'agence immobilière avait fait visiter la propriété au couple dont elle lui avait parlé. Béatrice avait rapidement acquis la conviction que ce n'était pas avec ces personnes tatillonnes et grincheuses que l'affaire se ferait. Le mari, un homme adipeux au visage boursoufflé et au teint blafard, avait parcouru les pièces les mains nouées derrière le dos, sans desserrer les dents et en prenant de temps à autre un air dégoûté, tandis que sa femme ne s'arrêtait de poser des questions que pour critiquer ce qu'elle trouvait critiquable, c'est-à-dire tout ce, ou presque, sur quoi son œil se posait. La directrice de l'agence réagit à l'évident déplaisir de ses clients par une gaieté forcée et un discours d'une jovialité à toute épreuve qui eut le don de taper sur les nerfs de Béatrice. La façon dont ce couple de parvenus dénigrait la maison qui avait jadis été celle de ses parents la rendit furieuse. Et quand elle vit Hélène se réjouir de l'attitude des visiteurs, elle eut beau se dire que c'était une réaction bien compréhensible, sa mauvaise humeur n'en monta pas moins d'un cran supplémentaire.

Toutes ces personnes désagréables disparues, elle mit des chaussures de marche et partit d'un pas rageur vers Petit Bôt Bay. Un vent insistant et frais soufflait de l'ouest, l'air était transparent, il n'y avait pas une trace de brume sur la mer. Le soleil apparaissait et disparaissait derrière les nuages qui filaient dans le ciel. De part et d'autre du sentier qui longeait la falaise, la floraison des mûres était passée, bientôt les baies commenceraient à grossir.

Comme ce sera agréable de se promener en cueillant de grosses mûres noires et sucrées, songea-t-elle en respirant à pleins poumons. Ce n'est que quelques secondes plus tard qu'il lui revint à l'esprit qu'il n'y aurait plus de fin d'été sur l'île pour elle.

Elle vit d'abord l'élégante jeune femme brune qui était assise sur l'un des bancs d'où la vue sur la côte était exceptionnelle. L'endroit surplombait les rochers escarpés d'une minuscule crique et le soleil qui venait de sortir des nuages donnait des couleurs éclatantes au paysage. La mer était d'un bleu profond avec çà et là, près du rivage, de grandes taches turquoise transparentes. Sur le banc, la jeune femme souriait, radieuse. Elle portait un pantalon clair et un pull-over moulant à petit col montant gris anthracite. Elle paraissait heureuse et détendue. Ses cheveux, d'un noir de jais, brillaient comme s'ils avaient été lustrés avec un chiffon de soie.

Béatrice s'étonnait de la voir sourire avec une telle constance quand elle fut assez près pour voir qu'un homme se tenait à demi accroupi à quelques pas du banc, un énorme appareil photo vissé à l'œil, et la mitraillait sans relâche. Si elle ne changeait guère de position, les sourires tendre, rieur, charmeur, innocent ou mystérieux qu'elle arborait successivement avec toujours le même naturel révélèrent à tout le moins une longue habitude de l'objectif.

Devant elle, l'homme qui tenait l'appareil était Julien.

Onze années s'étaient écoulées depuis la fin de la guerre, seize depuis la première fois qu'ils s'étaient rencontrés. Dans l'ensemble, Béatrice ne le trouva pas beaucoup changé. Il paraissait avoir à peine vieilli. Il était plus large d'épaules, plus fort et très bronzé. Il

avait perdu la pâleur malade du temps de sa réclusion dans le grenier des Wyatt, mais elle l'avait connu aussi en relativement bonne forme et le teint hâlé, si bien qu'il lui parut très familier. C'était son Julien.

Il la reconnut en même temps qu'elle le reconnut. Il laissa retomber le bras qui tenait l'appareil photo et la regarda fixement. La jeune femme sur le banc remarqua instantanément que quelque chose se passait. Elle se retourna. Tous trois se dévisagèrent ; autour d'eux, l'air parut se charger d'électricité.

Julien se releva.

— Béatrice ! Mais que fais-tu ici ?

Il s'était adressé à elle en français et elle lui répondit dans la même langue.

— Que je sois ici n'est pas franchement extraordinaire. Toi, en revanche...

Il sourit. Maintenant qu'il s'était ressaisi, il affichait une belle sérénité.

— Je suis sur les traces de mon passé. Suzanne voulait voir où j'avais vécu la guerre.

La jeune femme brune souriait.

— Julien m'a tellement parlé de cette époque. J'ai fini par avoir très envie de découvrir la fameuse île de Guernesey.

— Ah, fit Béatrice, consciente de l'indigence de son commentaire mais incapable de trouver mieux à répondre.

— Ne veux-tu pas faire les présentations ? demanda Suzanne à Julien, des trois celle qui manifestement maîtrisait le mieux la situation.

Une hésitation à peine perceptible retint Julien une fraction de seconde puis il s'exécuta :

— Suzanne, ma femme, dit-il. Béatrice Stewart, une... amie de cette époque.

Béatrice tendit la main à Suzanne.

— Béatrice Shaye. Entre-temps, je me suis mariée.

Suzanne sourit à nouveau. Il émanait de sa personne un charme auquel il était difficile de résister.

— Quelle chance de faire ainsi votre connaissance, Béatrice. Je suis tellement curieuse de rencontrer tous ces gens qui un jour ont fait partie de la vie de mon mari. Ce serait merveilleux que vous puissiez dîner avec nous ce soir, qu'en dites-vous ?

Béatrice vit tout de suite que l'idée n'enthousiasmait pas Julien mais il ne pouvait pas s'y opposer. Il renchérit avec une gaieté forcée.

— Mais oui, Béatrice, ce serait une excellente idée. Si tu pouvais te libérer...

Une petite voix lui disait de refuser l'invitation. Mais elle était également à la fois trop impressionnée par le hasard extraordinaire de leur rencontre et trop curieuse d'en savoir plus pour ne pas accepter. Quelque chose d'ancien, d'enfoui au fond d'elle-même s'anima, quelque chose de la spontanéité, de l'inconscience, de la folle audace de cette époque fit vibrer une corde muette depuis de longues années. Elle irait. Elle voulait encore entendre vibrer la corde.

Elle apprit ce soir-là que cela faisait quatre ans que Julien et Suzanne étaient mariés et quatre ans et demi qu'ils se connaissaient. Suzanne était mannequin. C'est lors d'un séjour sur la Côte d'Azur où Julien se trouvait en vacances tandis que Suzanne faisait des photos de mode qu'ils s'étaient rencontrés.

Julien parla peu, Suzanne, en revanche, bavarda, babilla et rit pendant tout le repas.

Vêtue d'un tailleur blanc, légèrement maquillée, elle était d'une élégance radieuse. Elle ne se lassait ni de rejeter d'un geste gracieux ses cheveux mi-longs en arrière, ni de sourire pour dévoiler ses jolies petites dents, blanches et nacrées comme des perles. Béatrice se sentait de minute en minute plus insignifiante.

Elle avait passé une éternité devant la glace à essayer de dompter ses cheveux rebelles, mais elle s'était rendu compte en apercevant son reflet dans une vitrine sur le chemin du restaurant que ses satanées boucles avaient repris le dessus. Quant à son tailleur, il était loin d'avoir le chic de celui de Suzanne : le tissu manquait de tenue, il était trop chaud pour la saison et sa couleur – un vert franc dont Frédéric prétendait qu'il lui allait au teint – d'un coup lui parut impossible.

J'ai l'air d'un cactus, songea-t-elle en perdant toute confiance en elle.

Suzanne avait proposé de dîner dans un restaurant de poissons sur le port. Ils mangèrent des soles délicatement grillées face au large, mais pour ce qu'elle percevait du contenu de son assiette ou des merveilleuses couleurs du crépuscule sur la mer, Béatrice aurait tout aussi bien pu être assise devant une portion de *fish and chips* au fond d'un pub enfumé. Elle regardait Julien en se demandant ce qu'il pensait quand lui la regardait.

Elle ne pouvait pas rivaliser avec Suzanne, et Julien, forcément, devait lui aussi s'en rendre compte. Elle n'avait ni sa beauté, ni son élégance, ni son esprit.

Elle était une souris grise de Cambridge.

C'était terrible de se percevoir ainsi. Une souris grise de Cambridge. L'étiquette « Cambridge » qui soudain parut lui coller à la peau – pire, faire intrinsèquement partie d'elle-même – accentuait encore

son insignifiance. Cambridge... Des jours tranquilles, une vie réglée, rangée, une suite de menus événements sans surprise. Cambridge, c'étaient de longues discussions avec Frédéric, des soirs brumeux à lire devant l'âtre, des débats de haute volée organisés par l'université, des week-ends studieux, la préparation à deux du repas du soir, un verre de vin dans le salon, la lecture à haute voix, pour le faire connaître à l'autre, d'un article dans le journal... Cambridge, c'était Frédéric. Elle songea à son regard intelligent et sensible. En face d'elle, il y avait Julien. Julien et ses yeux de braise... Elle savait qu'elle n'aurait pas dû ressentir ce qu'elle ressentait, cette tension étrange, cette souffrance à l'idée qu'elle passait à côté de la vie.

Julien vivait à Paris, il était journaliste politique dans un quotidien. Il voyageait beaucoup, travaillait beaucoup, rencontrait beaucoup de gens extrêmement intéressants, menait une vie de fou très excitante et, pour tenir le coup, buvait des litres de café noir et fumait des tonnes de cigarettes. Suzanne faisait des photos dans toute l'Europe, rencontrait elle aussi des gens fascinants, principalement des acteurs, travaillait un jour à Rome, le lendemain à Londres, le surlendemain à Nice et, entre tout ça, retrouvait son mari à Paris et ensemble ils dînaient avec des hommes politiques en vue ou couraient les fêtes organisées par des artistes ou des intellectuels. Suzanne citait à tout-va des noms que l'on ne lisait sinon que dans le journal. Un moment vint où elle s'interrompit et, les yeux pétillants et le sourire charmeur, demanda :

— À quoi ressemble votre vie, Béatrice ? Je n'arrête pas de parler de moi, pourtant je suis certaine que vous avez vous aussi des choses passionnantes à raconter.

— Oh, euh... pas vraiment, non, répondit Béatrice. En comparaison, la vie à Cambridge est bien paisible. Je travaille dans une bibliothèque universitaire, ce n'est pas follement excitant.

— Ne te dévalorise pas, dit Julien qui intervenait pour la première fois dans la conversation. À t'écouter, ta vie ne serait qu'une succession de journées plus ennuyeuses les unes que les autres. Tu étais une jeune fille décidée et très intrépide.

— Racontez-moi ! s'exclama Suzanne avec ravissement. Vous avez dû vivre des choses extraordinaires, tous les deux !

— C'était la guerre, rappela Julien. L'île était occupée. Je vivais caché dans un grenier et, si je m'étais fait prendre, j'aurais certainement été fusillé. Parfois on courait de vrais risques, c'était inévitable.

— Vous voyiez-vous souvent ? s'enquit Suzanne.

La question pouvait paraître innocente, Béatrice comprit cependant que Suzanne cherchait essentiellement à se renseigner.

— Béatrice me rendait visite de temps à autre, dit Julien. J'étais un prisonnier bien pitoyable, sinistre et malheureux qui se morfondait dans son grenier. Le château d'If n'aurait pas été pire... Nous lisions des livres. Je pense être pour quelque chose dans le français parfait qu'elle parle aujourd'hui.

— Nous lisions *Notre-Dame de Paris*, dit Béatrice.

— Victor Hugo ! À Guernesey ! dit Suzanne. C'était effectivement l'auteur qu'il fallait lire. Quel âge aviez-vous donc, à l'époque, Béatrice ?

— Quand Julien dut se cacher ? Quatorze ou quinze ans, répondit Béatrice en évitant son regard. Je ne sais plus exactement, mais j'étais très jeune.

— Tout cela est formidablement romanesque, dit Suzanne dans un rire qui avait perdu sa fraîcheur et sa spontanéité. Je vous imagine par un après-midi d'été étouffant en train de lire consciencieusement Victor Hugo dans un grenier surchauffé et poussiéreux, Julien, les yeux tournés vers le bleu du ciel, et Béatrice, toute gentille, se donnant un mal de chien pour essayer de lui changer les idées... Une belle histoire, non ?

— Racontée comme ça... oui, peut-être... dit Julien. En réalité, ce n'était pas drôle du tout. Loin s'en faut.

— Je veux bien le croire, concéda Suzanne en s'emparant de son sac à main et en se levant. Je me sauve un instant, vous m'excusez ?

Quand elle eut disparu en direction des toilettes, Julien dit doucement :

— Tu as beaucoup changé.

— Le temps ne s'est pas arrêté. J'ai vieilli.

Il jouait avec les miettes de pain qui parsemaient la table.

— Bien sûr, mais ce n'est pas ce que je veux dire. Il y avait un tel éclat dans tes yeux. Tu avais un appétit de vivre, une audace, une détermination qui me fascinaient. Où tout cela est-il donc passé ?

Elle retira ses mains de la table, bien que Julien n'ait aucunement manifesté le désir de s'en emparer ou même simplement de les toucher.

— Je te fascinai mais tu n'en as pas moins disparu du jour au lendemain sans éprouver le besoin de me dire au revoir.

Il soupira.

— Je le reconnais. C'était...

Il cherchait ses mots mais ne paraissait pas très bien savoir ce qu'il devait dire.

— J'étais incapable de penser à autre chose qu'à ma liberté, dit-il enfin. À ma liberté et à la vie. J'étais complètement asséché. J'avais soif de vivre, faim de vivre. Je voulais rattraper les années qu'on m'avait volées. Je ne pensais qu'à ça.

— Et tu m'as oubliée.

— Je ne t'ai jamais oubliée. Je ne t'ai pas oubliée en mai 1945, quand nous avons été libérés, et jusqu'à aujourd'hui non plus. Tu étais seulement en arrière-plan. Puis...

— ... puis nous nous sommes perdus de vue.

— Oui. J'étais en France, toi, ici. Ce n'est pas bien loin, pourtant... apparemment, c'est une distance qui à certains moments peut s'avérer insurmontable.

— Oui, apparemment. Puis Suzanne est arrivée.

— Puis Suzanne est arrivée, répéta-t-il pensivement. Elle est arrivée, elle est restée et, dès lors, ce fut comme si tout était écrit d'avance.

— Pourquoi voulait-elle voir Guernesey ?

— Parce que je lui en ai beaucoup parlé.

— Lui as-tu parlé de moi ?

— Non. As-tu parlé de moi à ton mari ?

— Non.

Julien sourit.

— Comment est-il ?

— Qui ? Mon mari ? Il est... commença-t-elle d'une voix hésitante. Il me sécurise, me soutient. Il m'apaise, il me donne beaucoup de chaleur...

Julien n'avait pas cessé de sourire.

— Tes yeux ont perdu leur éclat fiévreux.

— Je sais. C'est ce qui se passe quand on se sent apaisé et en sécurité.

Il ne parut pas en être convaincu, mais il ne put rien dire car au même moment Suzanne réapparut. Elle avait remis du rouge à lèvres, s'était poudrée et avait brossé ses cheveux. Elle était resplendissante et d'une perfection presque surnaturelle.

— Me revoilà ! lança-t-elle gaiement en s'asseyant. Alors, avez-vous évoqué quelques vieux souvenirs ?

— Nous avons un peu enjolivé le passé, répliqua Julien. Tu es magnifique, chérie. Je commande des cafés ?

— Je préférerais terminer sur une coupe de champagne, dit Suzanne. Après tout, ce n'est pas une soirée ordinaire. C'est la dernière que nous passons à Guernesey... Nous devons être à Venise demain soir, ajouta-t-elle en se penchant vers Béatrice. Je dois faire des photos de mode pour un magazine féminin.

— Nous étions convenus que je restais encore quelques jours ici et que nous nous retrouvions ce week-end à Paris, lui rappela Julien.

— J'ai changé d'avis, dit gentiment Suzanne. Tu m'accompagnes à Venise. Je travaille toujours mieux quand tu es là.

— Je préférerais rester ici, insista Julien.

— Non, non. Tu viens avec moi.

Elle a dû lui faire une scène d'enfer, songeait Béatrice. Ce n'est pas le genre de femme à accepter sans broncher qu'on contrecarre ses plans.

Il faisait exceptionnellement chaud pour un mois de juin et un voile de brume masquait l'horizon. Les rochers de Petit Bôt Bay étaient lisses et tièdes. Les abeilles s'affairaient en bourdonnant sur les buissons et les haies sauvages qui bordaient le sentier de la fa-

laise. L'île tout entière semblait figée dans une sorte de torpeur. Il devait y avoir de la vie et de l'animation quelque part, mais rien n'en parvenait jusqu'à la baie. Deux dames d'un certain âge marchaient au bord de l'eau, leurs chaussures dans une main, le bas de leur robe relevé dans l'autre. La mousse qui se formait quand les vagues cassaient recouvrait leurs pieds et emplissait les empreintes de leurs pas. Il n'y avait sinon personne, ni sur la plage ni sur la falaise.

— Il fait trop chaud, marmonna Julien. Trop chaud pour entreprendre quoi que ce soit.

Il était à demi allongé sur un rocher plat, la tête reposant sur un second rocher, et regardait le soleil en clignant des yeux. Son hâle s'était accentué. Il rayonnait de jeunesse et de santé.

— Nous devrions marcher un peu dans l'eau, comme ces deux dames, suggéra Béatrice. Ça nous ferait beaucoup de bien.

Julien émit un grognement incompréhensible. Il était d'un calme quasi provocant, surtout quand on songeait – et Béatrice y songeait – à l'orage qu'il avait probablement essuyé avec Suzanne. Elle avait été contrainte de partir, puisque ses engagements l'y obligeaient, et également contrainte de laisser sur place un Julien décidé à ne pas la suivre. Elle devait être régulièrement pendue au téléphone et l'accabler de reproches mais Julien n'en laissait rien paraître. Si à l'autre bout de l'Italie, Suzanne enrageait, il n'en semblait nullement affecté. Il profitait de Guernesey, il profitait de la vie ; si problèmes il y avait, il les réglerait plus tard. Suzanne était à peine partie qu'il donnait rendez-vous à Béatrice, avec un naturel désarmant, comme s'il était évident qu'ils passent toutes leurs journées ensemble. Béatrice n'eut même

pas la possibilité d'émettre un avis sur la question. Il ne la consulta pas, ne lui demanda jamais ce qu'elle souhaitait, ne parut pas s'intéresser à ce qu'elle pensait. Curieusement, elle n'en conçut aucune frustration. Elle avait la forte impression que de gros nuages noirs s'amoncelaient au-dessus de sa tête, mais elle ne trouvait nulle part en elle la volonté de résister.

— Je n'ai pas du tout envie d'aller patauger dans l'eau avec tes deux mamies, bougonna Julien. J'aurais plutôt envie qu'elles disparaissent.

— Pourquoi ? Elles ne dérangent personne.

— Ah bon ?

Il ouvrit grand les yeux et la regarda.

— Ça te plaît qu'elles soient là ?

— Non, fit-elle en s'efforçant d'ignorer la force d'attraction de son regard. Enfin, je veux dire que je ne trouve ça ni bien ni mal. Au fond, ça m'est égal.

— Ah bon.

Il referma les yeux.

— Il y a une époque, nous étions complètement seuls sur cette plage, dit-il alors.

— C'est vrai. Ça fait quelque temps, maintenant.

Elle s'attendait à ce qu'il relève sa remarque mais il se tint coi et un long silence s'installa. Elle croyait déjà qu'il s'était endormi quand il demanda soudain, d'une voix claire :

— Aimes-tu ton mari ?

Elle resta un instant sans voix, puis elle se ressaisit.

— Aimes-tu Suzanne ? demanda-t-elle alors en retour.

— Oui, je crois, répondit-il d'un air songeur.

L'aiguillon de la jalousie était cruellement acéré.

— Parce qu'elle est belle ?

— Elle possède quelques autres qualités, remarquait-il négligemment.

— Lesquelles ?

Elle avait l'impression d'être un petit chien dressé qui sautait docilement dans le cerceau qu'il lui tendait mais elle ne pouvait pas s'empêcher d'insister.

— Quelles qualités possède Suzanne outre le fait qu'elle est particulièrement jolie, qu'elle pétille de charme et qu'elle porte des vêtements dont les autres femmes ne peuvent que rêver ?

Julien réfléchit.

— La vie avec elle est pleine de mouvement et de fantaisie. Suzanne est constamment en déplacement ; quand elle revient à la maison, elle déborde d'énergie, elle a mille choses à raconter, ce qu'elle a vu, ce qu'elle a fait, ses succès. C'est un moteur qui tourne en permanence. Elle fait vibrer l'air autour d'elle. Avec elle, il n'y a pas une seconde de répit.

— N'est-ce pas terriblement fatigant ?

— Bien sûr que si. D'autant que mon travail n'est pas particulièrement reposant non plus. Mais je ne pourrais pas vivre autrement.

— Tu ne pourrais pas vivre comme moi ?

— Non, ce calme ne me conviendrait pas. Je n'ai toujours pas rattrapé ce dont j'ai été privé. Je ne le rattraperai sans doute jamais, d'ailleurs. Je crois que je courrai toujours derrière les années qui m'ont été volées. Je n'ai pas souvent le sentiment que je pourrai un jour m'arrêter.

— Mais Suzanne te donne au moins parfois l'illusion de pouvoir toucher au but.

Julien sourit.

— Oui. Je sais bien que c'est une illusion. Mais beaucoup de gens, peut-être même la plupart, ne vi-

vent que d'illusions, c'est une façon de tenir le coup, de survivre. Ça justifie amplement de s'y accrocher.

Il se redressa et s'assit. Son regard était vif et clair.

— Les deux mamies sont parties, constata-t-il. Nous sommes seuls.

Le ton de sa voix donna la chair de poule à Béatrice.

— Nous sommes tous les deux mariés, rappela-t-elle.

Julien prit sa main. Ses yeux lançaient des éclairs.

— Effectivement, dit-il, c'est exact. Crois-tu que je puisse l'oublier ?

Elle essaya de retrouver le calme, le détachement, la froide lucidité qui lui permettaient d'ordinaire d'affronter les situations critiques, mais le vieux stratagème ne fonctionna pas. Son corps et sa tête refusèrent de coopérer.

— Je crois que tu risques de l'oublier, dit-elle d'une voix rauque.

— Je crois que tu devrais l'oublier, répondit-il avant de l'embrasser.

Elle voulut le repousser, mais en fut incapable. Elle ne trouva pas même la force de résister quand sa main glissa sous sa robe et lentement remonta le long de sa cuisse, quand ses doigts pressèrent doucement sa peau. C'était l'été. Il faisait chaud. Elle entendait le bruit régulier des vagues qui se brisaient sur le sable, une brise légère comme un souffle caressait son visage. Elle avait à nouveau quinze ans, elle courait sur la falaise pour retrouver son jeune amant, son cœur battait à se rompre, parce qu'elle courait vite, parce que c'était la guerre, parce que les Allemands occupaient l'île et que ces rendez-vous nocturnes risquaient toujours de tourner au drame.

Elle était allongée sur le sable humide entre les rochers, Julien l'enlaçait, pas un jour ne semblait s'être écoulé depuis ce temps où son cœur battait si fort.

— Dis que tu t'ennuies à mourir avec ton mari, demanda Julien avant d'entrer en elle.

Elle avait un désir si absolu de lui, si impérieux qu'elle oublia sa fierté et ce qui lui restait de loyauté.

— Je m'ennuie à mourir avec lui, murmura-t-elle.

En cet instant, elle aurait dit ou fait tout ce qu'il lui demandait. La seconde qui suivit, il la pénétra et elle oublia Frédéric et tout ce qui était sa vie.

— Il est plus d'une heure du matin, dit doucement Franca. Je ne me suis pas rendu compte que le temps passait si vite.

Béatrice sursauta.

— Excusez-moi, Franca. Je parle, je parle et je vous empêche de vous coucher. J'étais complètement plongée dans mes souvenirs... J'espère que je ne vous ai pas ennuyée.

— Bien au contraire ! Que s'est-il passé ensuite ?

Béatrice soupira.

— Eh bien... nous n'en sommes pas restés à ces... retrouvailles dans la baie, naturellement. Nous voulions plus, l'un comme l'autre. Nous nous sommes vus tous les jours, nous nous sommes aimés tous les jours. Nous avons tout oublié, et tout le monde. Hélène a compris qu'il se passait quelque chose, Frédéric aussi. Il continuait à me téléphoner tous les jours, je lui disais que la vente de la maison n'avancait pas, que je devrais rester plus longtemps que prévu. Il trouvait que j'avais une drôle de voix, que quelque chose n'avait pas l'air d'aller. Je disais que c'était faux, bien sûr, que tout allait très bien. Rien n'allait bien, rien du tout. J'avais une liaison avec un homme qui m'avait déjà laissée tomber une fois. Je savais

Mae se demanda ce que Béatrice voulait dire. Faute de trouver une explication, elle se dit qu'avec l'âge son amie devenait décidément un peu bizarre.

— Sais-tu ce qui s'est passé pour Julien ? demanda-t-elle.

— Non, bien sûr que non. Il ne va pas prendre le risque de refaire surface avant un bon moment.

— Tout de même, tu aurais imaginé qu'il s'acquine avec des gangsters ?

— Oh... de la part de Julien, je crois que je me suis toujours attendue à tout.

— Hum...

Mae observa attentivement Béatrice.

— Sinon, comment vas-tu ? demanda-t-elle. Je veux dire, toute seule dans ta maison, sans Hélène ?

— Elle me manque.

— Vraiment ?

— Vraiment.

Béatrice laissa son regard errer sur le port. Quelque chose avait changé. Elle avait fait la paix. Tardivement, mais elle y était parvenue. Elle avait fait la paix avec les roses.

Et avec Hélène.

— Viens, dit-elle à Mae, payons et rentrons à la maison. Je suis fatiguée.

— Entendu, dit Mae. Rentrons.



8104

Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI BLACKPRINT
le 19 mai 2024

Dépôt légal mai 2024
EAN 9782290400890
OTP L21EPLN003663-621669

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion